

# QUAND LE JARDIN DIALOGUE AVEC LE MONDE DANS L'ANDALOUSIE MÉDIÉVALE

par Agnès du Vachat

Historienne des jardins, Dr. en sciences et architecture du paysage  
Chercheuse associée, Ecole nationale supérieure du paysage, Versailles  
agnes.juvanon-du-vachat@ac-bordeaux.fr

---

Cet article analyse la manière dont certaines cours-jardinées aménagées au Moyen Âge en Andalousie, dans les villes ou dans les palais, étaient reliées à l'espace environnant, que ce soit concrètement par des systèmes d'ouverture et de clôture ou bien symboliquement grâce à des procédés plastiques ou rhétoriques qui ont fait du jardin une figure adéquate pour exprimer le monde.

**Mots-clefs :** Jardin, paysage, al-Andalus, Moyen Âge

This article analyses the way in which some medieval garden courtyards in Andalusia, in cities or in palaces, were linked to the surrounding space, whether concretely through systems of opening and enclosure or symbolically through plastic or rhetorical procedures that made the garden a suitable figure to express the world.

**Keywords :** Garden, landscape, al-Andalus, medieval times

## Introduction

Si tout jardin se donne à voir comme une image du monde, cette figure s'avère d'autant plus adéquate pour les jardins du Moyen Âge, invariablement clos et majoritairement de faible superficie, qui se présentent donc comme un monde en miniature. Deux types de jardins médiévaux partagent cette caractéristique : l'*hortus conclusus*, jardin clos développé en contexte chrétien et le *patio*, cour plantée de tradition arabe puis arabo-andalouse, dérivant tous deux d'une même forme close, l'*atrium*, qui s'est transmise dans toute la Méditerranée après la chute de l'empire romain. La clôture permet au jardin de rassembler et de protéger les savoir-faire hydrauliques, artistiques, techniques et botaniques d'une époque et de les mettre en scène spatialement.

Cependant, cette clôture n'est jamais totale et n'empêche pas le jardin de dialoguer avec le monde extérieur, ce qui rend possible deux mouvements opposés que nous proposons d'étudier ici, à partir de l'exemple des jardins arabo-andalous, jardins construits au Moyen Âge dans la province la plus méridionale d'Espagne, alors gouvernée par des dynasties arabes qui ont régné du VIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle sur ces terres baptisées *al-Andalus*. Le premier mouvement mène du monde au jardin qui en recueille les productions ; le second conduit, à l'inverse du jardin vers le monde, grâce à des ouvertures visuelles et des jeux d'appel et de miniaturisation par lesquels certains éléments du jardin évoquent le monde extérieur. Ce terme désigne ici tout espace situé au-

delà des limites du jardin et qui ne répond pas à une finalité esthétique ou récréative ; ce peut donc être la ville, l'environnement naturel ou l'espace agricole.

## Du monde au jardin

Un jardin réunit dans son enceinte les productions végétales et les techniques hydrauliques issues du monde extérieur, les organise dans son cadre et les adapte parfois à une finalité récréative. Comment les connaissances botaniques et hydrauliques sont-elles passées du monde naturel ou agricole au jardin d'agrément au Moyen Âge ?

## Mettre en ordre les richesses du monde naturel

Le jardin médiéval recueille, théoriquement et pratiquement, les savoirs botaniques de l'époque.

Du point de vue théorique, la vie intellectuelle du Moyen Âge européen se caractérise par une activité de traduction et de commentaire des manuscrits antiques par les moines copistes dans des couvents ou par des savants dans des bibliothèques. Dès le début du règne des Omeyyades en Andalousie, au VIII<sup>e</sup> siècle, Cordoue devient un important centre de traduction où l'émir Abd el-Rahman I<sup>er</sup> (756-788) fait venir du Moyen-Orient et traduire des ouvrages, sur le modèle de la Maison de la Sagesse fondée à Bagdad par le calife al-Mamun (786-833). Traités de botanique et de médecine, issus du monde indo-perse ou gréco-latin, tel le *De historia plantarum* du botaniste grec Théophraste, y sont traduits et parviennent ainsi en

Europe où ils sont étudiés et complétés. Les théories de Galien sont actualisées au IX<sup>e</sup> siècle par le médecin oriental Ibn Serapion Yuhanna qui écrit en syriaque plusieurs ouvrages, traduits en arabe et en latin, dont un concernant les propriétés médicinales des simples. Plus tard, au milieu du XV<sup>e</sup> siècle, le traité du médecin irakien Ibn Butlan, *Taqwim al Sillah*, écrit au XI<sup>e</sup> siècle, est traduit en Europe de l'arabe au latin sous le titre *Tacuinum sanitatis*. Le rôle des auteurs de langue arabe dans la transmission des connaissances botaniques est fondamental au Moyen Âge. Passionné par la médecine, les plantes médicinales et l'horticulture, le calife Abd el-Rahman III aménage des jardins dans la ville-palatiale de Madinat al-Zhara qu'il fait construire en 936 et qui devient la capitale du nouveau califat omeyyade de Cordoue, et y fait planter de nombreuses espèces végétales originaires d'Orient. En 948, l'empereur byzantin Constantin VII Porphyrogénète lui offre un exemplaire du *De materia medica* de Dioscoride et lui envoie un traducteur. Même si Byzance demeure la principale plateforme d'échanges de plantes et de techniques entre l'Orient et l'Occident, l'Espagne arabe du Moyen Âge recèle certains foyers de développement botanique et agronomique : Almeria, Tolède, Séville. La littérature agronomique andalouse des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles est lue dans le reste de l'Europe (Bolens 1981). Au XII<sup>e</sup> siècle, l'agronome sévillan Ibn al-Awwâm décrit plus d'une centaine de végétaux dans son *Livre de l'agriculture* et détaille la manière de les disposer : « Les arbres à feuilles persistantes se plantent à proximité des portes et des bassins ou réservoirs ; tels sont le laurier, le myrte, le cyprès, le pin, le cédratier, le jasmin [...] » Au siècle suivant, le botaniste Ibn al-Baytar (1190-1248), né à Malaga, parcourt l'Andalousie, l'Afrique du Nord et l'Arabie et relève les plantes de ces régions, tandis que le philosophe et agronome Ibn Luyun (1282-1349), né à Almeria, définit l'activité agricole et prodigue des conseils aux jardiniers dans son *Traité d'agriculture* : « Près du bassin, que l'on plante des massifs aux feuilles toujours vertes qui réjouissent la vue [...]. Au centre du jardin, il faut un pavillon où l'on puisse s'asseoir en ayant vue de tous côtés. Le pavillon sera entouré de roses trémières et de massifs de myrtes. »

Du point de vue pratique, les jardiniers arabo-andalous introduisent de nouvelles espèces dans leurs jardins qui servent de terrain d'acclimatation aux végétaux provenant des régions les plus orientales de l'empire arabo-musulman et nécessitant un approvisionnement important et constant en eau. Ainsi la canne à sucre, le coton, le riz, l'artichaut, l'aubergine ou le caroubier parviennent-ils jusque dans le sud de l'Espagne au Moyen Âge et s'ajoutent à la triade méditerranéenne, le blé, la vigne, l'olivier.

Les agronomes andalous réussissent aussi le défi d'assurer le transport et l'acclimatation des citrus, depuis l'Asie des moussons jusqu'aux régions tempérées et semi-arides de la Méditerranée. Citons l'oranger amer, ornemental, le citronnier, le grenadier, originaire de l'île de Socotra dans l'Océan indien, répandu spontanément au Moyen-Orient puis intentionnellement en Andalousie. Toutes ces espèces sont généralement acclimatées dans des jardins avant d'être cultivées en plein champ. Nous pouvons employer à ce propos l'expression de « jardin-relais », forgée par l'historien Emmanuel Leroy-Ladurie pour souligner le rôle joué par les jardins de certaines régions, comme ceux du Languedoc ou du Val de Loire en France, qui ont servi de relais sur le trajet des plantes arrivées par voies maritime puis fluviale depuis des pays lointains. Enfin, les jardins de Madinat al-Zhara sont aussi un lieu de production de roses, de narcisses, de jasmin, de giroflées et d'aromatiques (thym, basilic, origan) qui sont ensuite exportés vers toutes les zones du califat.

Cette volonté de concentrer le monde et ses richesses végétales dans un jardin comporte évidemment une dimension politique d'affirmation du pouvoir du calife qui réactualise un geste des plus anciens, inauguré par les empereurs perses dans leurs parcs appelés « paradis », tel celui de Cyrus-le-Grand à Pasargades. Avant même la création des premiers jardins botaniques d'Europe (Pise, Padoue, Montpellier), on assiste donc au Moyen Âge à une mise en ordre spatiale des végétaux : de même que les jardins des simples s'organisent en plates-bandes rigoureusement symétriques, de même la flore des patios arabo-andalous se développe dans un cadre régulier, puisque les parterres géométriques sont disposés de part et d'autre d'un axe central, souvent occupé par un bassin ou un canal.

Cette acclimatation des plantes d'Est en Ouest a également été rendue possible par la transmission des techniques hydrauliques depuis les régions orientales de l'Empire jusqu'au littoral méditerranéen et à la vallée du Guadalquivir.

## **Emprunter ses techniques au monde agricole**

Le monde agricole a transmis au jardin d'agrément sa compartimentation en carrés ou en rectangles délimités par des canaux, héritage des pratiques destinées à faciliter l'irrigation des champs. Ainsi, la création de jardins de plaisance dans les villes est tributaire de techniques hydrauliques d'abord mises en œuvre dans le monde rural. Issues du monde oriental sur lequel s'est établi l'empire

arabo-musulman (Mésopotamie, Perse, Egypte, Syrie), ces techniques concernent non seulement l'acheminement de l'eau par des galeries drainantes souterraines, appelées *qanats* en Iran et *khattara* au Maroc (fig. 1), son extraction à l'aide de puits profonds ou de roues hydrauliques, telle la noria mue par la force du fleuve, mais encore l'arrosage des parcelles grâce à des canaux (les *seguias*) et enfin le stockage de l'eau dans des bassins ou réservoirs. Les nouveaux conquérants d'al-Andalus réutilisent aussi les infrastructures romaines qu'ils restaurent parfois comme l'aqueduc *Aqua Augusta* datant du I<sup>er</sup> siècle de notre ère et qui a permis d'acheminer l'eau jusqu'à la ville de Madinat al-Zahra. Toutes ces techniques ont contribué à « l'âge d'or de l'hydraulique arabo-musulmane » du IX<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle, tel que l'a défini l'historien marocain Mohammed el-Faïz et qui se caractérise par une intense exploitation des eaux souterraines et leur maîtrise en surface (El Faïz 2005).

À Marrakech, l'une des capitales de l'empire almohade au XII<sup>e</sup> siècle, le jardin-verger de l'Agdal comporte un grand bassin-réservoir installé sur le point le plus haut du verger. Ce vaste jardin nourricier de cinq cents hectares se divise en plusieurs enclos dont celui des orangers qui se trouve près du réservoir ; viennent ensuite les noyers, les amandiers, les figuiers, les oliviers et les grenadiers. Allées de myrtes et treilles d'églantines ou de jasmins séparent ces parcelles les unes des autres. À l'origine, l'ensemble du site a été alimenté en eau par trois *khattara* et un canal royal dérivant l'eau de la rivière Ourika sur une distance de vingt-cinq kilomètres, reliant ainsi le jardin à son territoire.

La toponymie des jardins d'agrément porte en elle la trace de cet héritage du monde agricole : à Grenade, l'une des cours du Généralife, demeure de plaisance des souverains nasrides construite au XIV<sup>e</sup> siècle, s'appelle le *patio de la acequia* (la cour du canal, fig. 2), terme d'usage agricole et issu du radical *saqana*, signifiant arroser, que l'on retrouve dans le mot *sakieh* qui désigne un système d'arrosage. Ce canal, au-dessus duquel se croisent des jets d'eau, occupe tout l'axe longitudinal du patio et participe du système d'irrigation qui approvisionne l'Alhambra. Venue de l'extérieur, l'eau traverse le jardin et témoigne de la continuité entre le monde et le jardin. De plus, à l'intérieur même du jardin, l'eau n'est pas seulement décorative mais véritablement structurante : elle dicte le tracé du jardin ; un tracé

régulier qui s'organise autour de canaux et de pièces d'eau géométriques. Ces bassins et les allées qui y mènent redessinent un monde. Si le jardin convoque le monde dans son enceinte, c'est pour mieux le recréer.

## Reconfigurer le monde dans le jardin

Constitutive du jardin, la clôture l'institue comme un monde à part, séparé de l'espace ordinaire et fonctionnant selon sa logique propre. Par exemple, le jardin peut hiérarchiser les espaces. Ainsi, le palais de l'Alhambra de Grenade, fier témoin de la dernière dynastie arabo-musulmane, les Nasrides, à avoir régné sur le sud de l'Espagne de 1238 à 1492, juché au sommet de la colline de la Sabika, se compose d'une suite de cours plantées qui fait passer d'un jardin d'audience, la Cour des Myrtes, à un jardin réservé aux proches du souverain, la Cour des Lions. Déjà en place au palais de Samarra à l'époque abbasside, ce dispositif de cours successives se retrouve ensuite dans d'autres villes de l'empire, telles Topkapi ou Agra. Au sein du palais nasride, la continuité d'un espace à l'autre est assurée par l'eau qui circule dans des canaux creusés à même le sol, reliant entre elles les différentes salles et convergeant vers la fontaine des Lions, située au milieu de la cour éponyme, elle-même au centre du palais. En effet, la fermeture du jardin entraîne un principe d'organisation centrée sur une fontaine ou un pavillon. La Cour des Lions date du XIV<sup>e</sup> siècle et se déploie autour d'une fontaine d'où rayonnent des rigoles qui divisent l'espace en quatre parties, suivant les quatre points cardinaux (fig. 3). Cette division quadripartite du jardin est un héritage du *chahar bagh* perse, que l'on peut traduire par « les quatre jardins » ou « les quatre parterres ». Ce motif évocateur des fleuves mythiques des livres sacrés figure aussi sur les tapis, autre production humaine qui représente le monde. En France, à la même époque que l'Alhambra, celle du Moyen Âge finissant, le roi Charles V (1338-1380) a aussi installé une fontaine au lion dans le jardin, aujourd'hui disparu, qu'il a fait construire à Paris, dans le quartier du Marais<sup>1</sup>.

Cette forme en croix, *chahar bagh*, se lit aussi dans les cheminements. Bien que les jardins de l'époque médiévale aient disparu, l'archéologie de jardins nous révèle leur tracé et l'emplacement de leurs allées. Parmi la typologie des jardins d'al-Andalus, on compte le jardin au plan en croix. Visible dès les jardins de Madinat al-Zahra, cette disposition en croix qui favorise la circulation transversale a ensuite

1 « Au milieu d'un jardin, souvent au lieu de préau, se voyait une fontaine dans un bassin de pierre ou de marbre, qui jetait de l'eau par la gueule d'un lion ou de quelque autre bête farouche. », citation d'Henri Sauval, mort en 1676 et qui a décrit ces jardins, in Claude-Bernard Rousseau, *Histoire et recherche des antiquités de la Ville de Paris*, 1724. Cité par Michel Baridon, 1998.

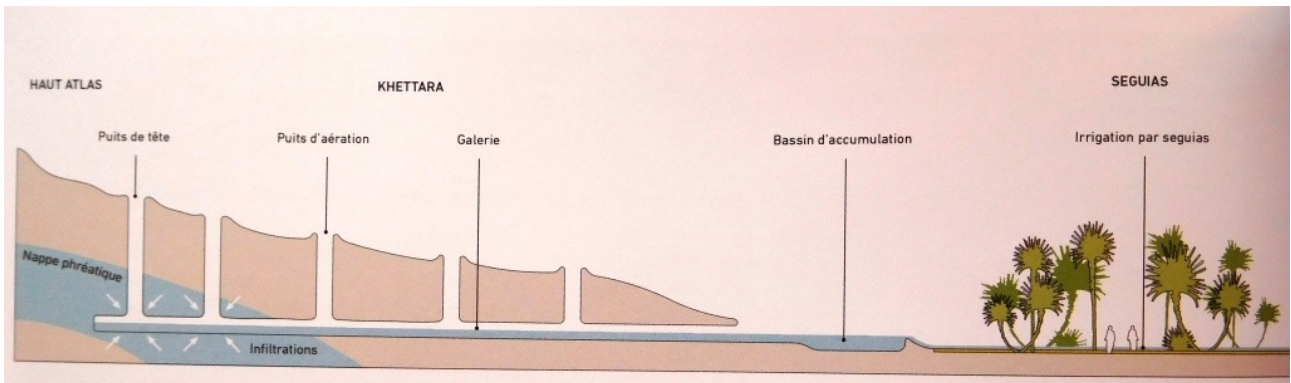


Figure 1 : Schéma du cycle de l'eau avec le système de khattara et de seguias, ©Mounia Bennani paysage



Figure 2 : Patio de la Acequia, Généralife, Grenade, ©A. du Vachat

inspiré plusieurs jardins, tels ceux du palais de la Aljaferia à Saragosse au XI<sup>e</sup> siècle (Almagro 2016), puis le *Patio del Crucero* à l'Alcazar de Séville où les parterres sont encaissés de quatre mètres par rapport aux salles du palais, et le *Patio de las Doncellas* (fig. 4). Cette différence de niveau transforme alors les végétaux en un tapis jouxtant les allées, ce qui permet au promeneur de profiter du parfum des arbres : le jardin devient le lieu d'une expérience sensible. L'expérience est aussi spatiale puisque le monde est reconfiguré dans l'enceinte du jardin selon un centre et des axes.

Par conséquent, la clôture du jardin n'est pas totale : le monde extérieur s'y invite, concrètement grâce aux végétaux, aux matériaux, aux senteurs et aux sons qui proviennent de l'extérieur ou symboliquement puisque les allées et les parterres du jardin recomposent un monde. Cette porosité rend possible des jeux d'échange et de renvoi de l'un à l'autre.

## Du jardin vers le monde

Il s'agit de détailler ici les dispositifs d'appel, végétaux, architecturaux ou langagiers qui partent du jardin et font signe vers le monde.

### Ouvrir le jardin sur le paysage

Tout d'abord, des ouvertures visuelles sur le paysage environnant sont souvent aménagées dans les murs du jardin. Au Généralife, le *patio de la Acequia* est fermé par une galerie percée d'arcades qui laisse apercevoir le palais de l'Alhambra juste en face (fig. 5). Deux pavillons-belvédères occupent les extrémités nord/sud de la cour, reliant visuellement le jardin au paysage environnant, les collines de l'Albaicin et du Sacromonte (Fairchild Ruggles 2000). De même, depuis le sommet du pavillon nord de la Cour des Lions, le regard porte au-delà des limites du palais et embrasse les collines du quartier de l'Albaicin et, plus loin encore, la plaine fertile, la *vega* grenadine. Ce paysage agricole correspond à la « seconde nature », expression employée par Cicéron dans le *De natura deorum* pour désigner les champs cultivés, tandis que le jardin serait une troisième nature, « *terza natura* » pour reprendre les mots de l'humaniste italien Jacopo Bonfadio à la Renaissance. Le jardin, nature artificielle vouée à l'agrément, dialogue visuellement avec la nature agricole.

Ensuite, le jardin s'ouvre sur le monde grâce au ciel qui se reflète à la surface des bassins et confère une portée cosmologique au lieu. Le *Salon Dorado*, pavillon de réception situé au centre géométrique de la ville de Madinat al-Zahra, est entouré d'un jardin

doté de quatre bassins, symbolisant le pouvoir du calife sur les éléments. Dans la Cour des Myrtes de l'Alhambra, appelée aussi Cour de Comares, cette fois c'est le bâtiment qui se mire dans le bassin et renvoie l'image d'une architecture mobile (fig. 6). Cette Tour de Comares abrite la salle du trône et semble prendre vie grâce aux ondulations de l'eau. Dès avant l'avènement de l'Islam, les bâtisseurs arabes se sont toujours efforcés de donner à l'architecture une mobilité et une légèreté, notamment grâce aux jeux de reflets (Rubiera Mata 1988).

Enfin à Madinat al-Zahra dont le nom signifie « la ville resplendissante », des contrastes visuels forts s'établissent entre les espaces jardinés de la ville et les montagnes de la *Sierra Morena* qui lui servent de décor. L'obscurité de cette montagne brune dont les flancs couverts de châtaigniers laissent place à des rochers gris-bruns au fil de l'altitude contraste avec le paysage lumineux d'amandiers et de cerisiers plantés sur les esplanades de la cité-palatiale, notamment à la fin de l'hiver lorsque les fleurs de prunus éclosent. La légende raconte qu'une des favorites du calife aurait pleuré à la vue de ce paysage de neige lui rappelant les parages de son enfance.

### Condenser le monde dans le jardin

Le mouvement qui mène du jardin vers le monde peut aussi se réaliser grâce à la miniaturisation par laquelle un élément du jardin évoque en plus petit le monde naturel, et à la condensation lorsqu'un élément désigne l'ensemble du monde.

Tout d'abord, le jardin représente le monde en miniature. Ainsi les bassins peuvent évoquer la mer. Réminiscences des grands bassins des paradis perses, ces pièces d'eau rectangulaires, nommées *albercas*, conditionnent le tracé des jardins d'al-Andalus dès les premiers exemples à Madinat al-Zahra avec l'une des cours-jardinées de la ville, *el patio de la Alberca*, ou encore le bassin devant le *Salon Dorado*. Quatre siècles plus tard, à l'Alhambra, ces bassins atteignent leur superficie maximale, trente-quatre mètres de long pour celui de la Cour des Myrtes, aussi appelée Cour du Bassin, sa troisième dénomination.

Ensuite, d'autres dispositifs condensent le jardin dans certains de ses éléments, c'est-à-dire non seulement le résumant mais encore le transposent d'un état à un autre, du règne végétal au règne minéral. Cette fonction de condensation est généralement dévolue au décor qui peut exprimer un élément du jardin au moyen d'un matériau non végétal. Nous pouvons en relever deux exemples dans les jardins arabo-andalous. D'abord l'arbre de vie, sculpté sur



*Figure 3 : Patio de los Leones, Alhambra, Grenade, ©A. du Vachat*



*Figure 4 : Patio de las Doncellas, Alcazar, Séville, ©A. du Vachat*



*Figure 5 : Patio de la Acequia, Généralife, Grenade, ©A. du Vachat*



*Figure 6 : Patio de Comares, Alhambra, Grenade, ©A. du Vachat*

les murs du *Salon Dorado*. Ce somptueux pavillon aux portes d'or et d'ébène, aux murs de marbre et aux piliers de jaspe, comparé par les chroniques médiévales au légendaire palais du roi Salomon, renferme un très riche programme décoratif. Ses constructeurs ont voulu représenter sur ses murs un jardin, en recourant à un motif fréquent dans le monde oriental, l'arbre de vie qui s'épanouit suivant un axe central d'où rayonnent des palmettes, des fleurs et des tiges entrelacées. À Madinat al-Zahra, il renvoie au jardin bien réel situé devant l'édifice. C'est aussi là une manière d'inscrire le végétal dans le marbre, de pétrifier le jardin pour le rendre invulnérable aux outrages du temps. Puis, les *azulejos*, ces carreaux de faïence colorée qui couvrent les murs des *patios* de figures géométriques dont certaines évoquent des cyprès et des myrtes stylisés. Le cyprès représente le jardin dans son ensemble ; la partie vaut pour le tout. Originaire d'Asie centrale mais acclimaté par les Romains dès le I<sup>er</sup> siècle, le cyprès est un des arbres emblématiques du jardin dans le monde méditerranéen. Pline l'a déjà mentionné dans ses *Lettres*. La décoration du jardin, par ce jeu de rappel et de miniature, favorise l'imagination du visiteur qui est incité à passer de l'ornement à l'arbre, puis de l'arbre au jardin<sup>2</sup>.

Ces procédés de synecdoque se retrouvent aussi dans la littérature arabe médiévale, notamment la poésie, ce qui permet d'envisager une dernière relation, textuelle cette fois, entre le monde et le jardin.

## Dire le monde comme un jardin

La poésie recourt au jardin comme figure pour dire la perfection du monde. Nature artificielle, le jardin témoigne de l'inventivité humaine, de son génie et de sa supériorité sur l'espace naturel. C'est cet achèvement qui le rend apte à décrire certaines portions de territoire, par exemple l'Andalousie qui est tout entière comparée à un immense jardin luxuriant par Ibn Jafaya, « le poète-jardinier », au XII<sup>e</sup> siècle (Tito Rojo 2011) :

« Ô habitants d'al-Andalus ! Soyez bénis de Dieu  
Avec votre eau, votre ombre, vos rivières et vos arbres.

Le Jardin du Paradis n'existe nulle part ailleurs que dans votre territoire.

Si je devais choisir, je resterais là-bas.

On ne va pas en Enfer après avoir vécu au Paradis »

Le goût des jardins est un trait essentiel de la civilisation arabo-andalouse qui leur a même consacré

deux genres spécifiques : le *rawdīyat* - « poème de jardins » - qui décrit les jardins et la vie qu'on y mène : plaisirs des concerts et des banquets, de la fête entre amis ou de la rencontre amoureuse, et le *nawriyat*, « poème floral », dédié à la célébration des fleurs (Pérès 1983).

Certaines fleurs ou plantes valent pour le jardin tout entier et parviennent à transporter le lecteur au jardin. Ainsi, le myrte incarne à lui seul le jardin arabo-andalou. Le poète du XI<sup>e</sup> siècle Ibn Zaydun, tout à sa joie d'arriver dans un jardin, s'exclame : « Ah mes amis, j'ai hâte de tenir la coupe et de respirer le parfum des violettes et des myrtes ! ». Mais cet arbrisseau attire aussi les critiques quand il s'agit de dénoncer le goût des jardins comme un péché de vanité. Lorsque Ibn al-Jatib publie, dans les années 1360, un poème contre le sultan Mohammed V qui s'attelle à la deuxième phase de construction de l'Alhambra, il se contente de comparer le souverain à : « celui qui plante des myrtes pour le seul plaisir de planter ». Planter des myrtes signifie créer un jardin. L'arbuste vaut pour le lieu, en un procédé de synecdoque. Ce jugement sur l'inutilité du jardinage rejoint la critique du philosophe Ibn Khaldoun (1332-1406), qui considère l'art du jardin, apanage des sociétés urbanisées, comme un luxe et une activité superflue, prélude au déclin des empires.

Enfin, parfois, la condensation est encore plus précise : un arbre particulier suffit à dessiner, par la voix du poète, le jardin-oasis, souvenir du pays perdu. Seul survivant du massacre perpétré par les Abbassides à Damas, l'émir omeyyade Abd el-Rahman I<sup>er</sup> a fait planter un palmier, espèce non endémique d'al-Andalus mais propre aux jardins de Syrie, dans sa résidence palatiale andalouse d'al-Rusâfa, ainsi nommée en référence à la ville royale syrienne où il a grandi. La vue de ce palmier lui inspire ce poème nostalgique :

« Au cœur d'al-Rusâfa, j'aperçois un palmier  
Perdu en Occident, loin du pays des palmes.  
Exilé, toi aussi, lui dis-je, ô mon semblable,  
Moi qui suis loin de mon enfant et de mes proches.<sup>3</sup>»

L'arbre évoque le jardin qui, à son tour, fait signe vers une partie du monde, en l'occurrence le pays perdu de l'enfance et de l'enfant perdu puisque, dans sa fuite, l'émir a dû abandonner un de ses fils qui le rejoindra plus tard. L'enfance, âge de la vie éternellement associé au jardin par les poètes, ce

2 « Dans la miniature, les valeurs se condensent et s'enrichissent (...). La miniature fait rêver. » Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1957, chapitre « La miniature ».

3 Traduit par Abdelaziz Kacem, in *Al-Andalus, vestiges d'une utopie*, Paris, Riveneuve, 2020, p. 47

« vert paradis des amours enfantines » chanté plus tard par Baudelaire ; l'enfance que font renaître en nous les miniatures<sup>4</sup> ; l'enfance qui est le temps du jeu. En un jeu de poupées russes, le jardin et le monde

dialoguent à l'infini : le monde contient le jardin qui recèle des arbres qui, recréés en marbre ou en faïence, ornent les murs des *patios*, et la poésie ne cesse de tisser cet entrelacement des lieux et des formes.

---

## Bibliographie

Almagro A., 2016, « Les jardins d'al-Andalus », dans *Jardins d'Orient, de l'Alhambra au Taj Mahal*, Paris, Snoeck / Institut du monde arabe.

Bachelard G., 1957, *La poétique de l'espace*, Paris, PUF.

Baridon M., 1998, *Les jardins. Paysagistes, jardiniers, poètes*, Paris, Robert Laffont.

Bolens L., 1981, *Agronomes andalous du Moyen Âge*, Paris-Genève, Droz.

El-Faïz M., 2005, *Les maîtres de l'eau, histoire de l'hydraulique arabe*, Arles, Actes Sud.

Fairchild Ruggles D., 2000, *Gardens, Landscape, and vision in the palaces of Islamic Spain*, University Park, Pennsylvania State University Press.

Kacem A., 2020, *Al-Andalus, vestiges d'une utopie*, Paris, Riveneuve.

Pérès H., 1983, *Esplendor de al-Andaluz : la poesia andaluza en arabe clasico en el siglo XI*, Madrid, Hiperion.

Rousseau Cl.-B., 1724, *Histoire et recherche des antiquités de la Ville de Paris*.

Rubiera Mata M.-J., 1988, *La arquitectura en la literatura arabe*, Madrid, Hiperion.

Tito Rojo J., 2011, « Jardin, significado y poesia en al-Andalus », dans Casares Porcel M., Tito Rojo J., *El jardin hispanomusulman : los jardines de al-Andalus y su herencia*, Grenade, Editorial Universidad de Granada.

---

4 « Les « miniatures » de l'imagination nous rendraient tout simplement à une enfance, à la participation aux jouets, à la réalité du jouet. », Bachelard, *op. cit.*, p.141.